

J A M E S
E L L R O Y

A M E R I C A N
D E A T H T R I P



RIVAGES/NOIR

Dallas, novembre 63. Le cœur du rêve américain explose. Un jeune flic arrive de Las Vegas avec 6000 dollars en liquide et un sale boulot à exécuter. Il ne sait pas qu'il va faire partie du complot visant à étouffer la vérité sur l'assassinat de *Kennedy*. Il s'appelle Wayne Tedrow. Cinq années dans les coulisses de la politique vont le conduire de Dallas au Vietnam, en passant par le sud des Etats-Unis. Cinq années avec *J. Edgar Hoover*, *Howard Hughes*, la Mafia et le *Ku Klux Klan*. Voici le second volet de la trilogie *Underworld USA*, commencée avec *American Tabloid* (Rivages/Noir n° 282). Le cauchemar américain nourri des coïncidences de l'histoire des années 60 passées au crible par *Ellroy*. « Il y a de la folie chez cet écrivain, de l'obsession dans son écriture... *Ellroy* a encore frappé, direct à l'estomac. » (*Dinah Brand*, Lire) « On entre là-dedans comme dans une sorte de cauchemar dont on ne voudrait pas se réveiller. » (*Eric Neuhoﬀ*, Madame Figaro)

Du même auteur
chez le même éditeur

Lune sanglante
À cause de la nuit
La Colline aux suicidés
Brown's Requiem
Clandestin
Le Dahlia noir
Un tueur sur la route
Le Grand Nulle Part
L.A. Confidential
White Jazz
Dick Contino's Blues
American Tabloid
Ma part d'ombre
Crimes en série
*Moisson noire 2003 (Anthologie sous la direction de
James Ellroy)*
Destination morgue
La Trilogie Lloyd Hopkins
Tijuana mon amour
Revue POLAR spécial James Ellroy
Underworld USA
La Malédiction Hilliker

James Ellroy

American Death Trip

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Paul Gratiàs

*Collection dirigée
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Titre original : *The Cold Six Thousand*

© 2001, James Ellroy

© 2001, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

© 2003, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3194-9

à Bill Stoner

Première partie

Extradition

22-25 novembre 1963

1

WAYNE TEDROW JUNIOR. *Dallas*, 22 novembre 1963.

On l'envoyait à Dallas descendre un maquereau nègre, un certain Wendell Durfee. Il n'était pas sûr d'en être capable.

Son billet d'avion, c'était le Syndicat des exploitants de casinos qui le lui payait. En première classe. Ils avaient ponctionné leur caisse noire. Pour lui graisser la patte. Six mille dollars cash.

Personne ne lui avait vraiment dit :

Descends ce négro. Ne le rate pas. Empoche notre prime.

Le vol se déroulait sans histoires. Une hôtesse servait à boire. Elle avait vu son flingue. Elle lui faisait son cinéma. Elle posait des questions idiotes.

Il répondit qu'il travaillait pour la police de Las Vegas. Qu'il dirigeait le service de renseignements. Il constituait des dossiers. Il recueillait des informations.

Elle adorait. Elle s'extasiait.

– Mon chou, qu'est-ce que vous allez faire à Dallas ?

Il lui expliqua.

Pendant une partie de vingt-et-un, un Noir avait sorti son couteau ; il avait planté le type qui faisait la donne. L'autre y avait laissé un œil. Le Noir était parti à Dallas. Elle adora. Elle lui apporta des cocktails. Il passa les détails sous silence.

C'était le donneur de cartes qui avait provoqué l'attaque. Et c'était le Syndicat qui avait décidé de la sanction – agression à l'arme blanche : ça méritait la mort.

Briefing avant le décollage. Le lieutenant Buddy Fritsch :

– Je n'ai pas besoin de te dire ce qu'on attend de toi, petit. Et je n'ai pas besoin d'ajouter que ton père attend la même chose que nous.

L'hôtesse jouait les geishas. Elle redonna du volume à sa choucroute.

– C'est quoi, votre nom ?

– Wayne Tedrow.

Elle poussa un petit cri.

– Mais alors, vous êtes *forcément* Wayne Junior.

Il la regarda sans la voir. Il goba les mouches. Il bâilla.

Elle lui lécha les bottes. Elle *adorait* son papa.

Elle l'avait eu des tas de fois comme passager. Elle savait que c'était une huile chez les mormons. Elle aimerait *tellement* en savoir plus.

Wayne lui résuma Wayne Senior.

Il dirigeait un syndicat de commis de cuisine. Il leur imposait des salaires de misère. Il avait du fric. Il avait le bras long. Il diffusait de la propagande d'extrême droite. Il copinait avec des types bourrés de fric. Il connaissait J. Edgar Hoover.

Le pilote fit une annonce.

On arrivait à Dallas – à l'heure prévue.

L'hôtesse fit bouffer ses cheveux.

– Je parie que vous descendez à l'Adolphus.

Wayne boucla sa ceinture.

– Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

– Eh bien, votre père m'a dit que c'était toujours là qu'il prenait une chambre.

– C'est bien là que je vais. Personne ne m'a consulté, mais c'est là que j'ai une réservation.

L'hôtesse s'accroupit. Sa jupe remonta. On voyait son porte-jarretelles.

– Votre père m'a dit qu'ils ont un petit restaurant sympa au dernier étage, et, ma foi...

L'avion passa dans un trou d'air. Wayne accusa le coup. Il piqua une suée. Il ferma les yeux. Il vit Wendell Durfee.

L'hôtesse posa la main sur lui.

Wayne ouvrit les yeux.

Il vit ses points noirs. Il vit ses dents pourries. Il sentit l'odeur de son shampoing.

– Vous aviez l'air un peu anxieux, à l'instant, Wayne Junior.

C'est « Junior » qui fit déborder le vase.

– Foutez-moi la paix. Je ne suis pas le type qu'il vous faut, et je ne trompe pas ma femme.

13 h 50.

L'avion se posait. Wayne fut le premier à en descendre. Wayne tapa du talon pour faire circuler le sang dans ses jambes.

Il se rendit à pied jusqu'au terminal. Des écolières bloquaient les portes. Une gamine était en pleurs. Une autre tripotait un chapelet.

Il les contourna. Il suivit les panneaux menant aux bagages. Il croisa des gens. Ils avaient l'air effondré.

Des yeux rouges. Des sanglots. Des femmes avec des kleenex.

Wayne s'arrêta à la livraison des bagages. Des gamins passèrent en courant. Ils tiraient des coups de feu avec leurs pistolets à amorces. Ils rigolaient.

Un homme s'approcha de lui – Joe-le-Bouseux. Grand et corpulent. Il portait un Stetson. Il portait des grandes bottes. Il portait un .45 à crosse de nacre.

– Si vous êtes le sergent Tedrow, je suis l'officier Maynard D. Moore, de la police de Dallas.

Ils se serrèrent la main. Moore chiquait du tabac. Moore se parfumait à l'eau de Cologne bon marché.

Une femme passa près d'eux. En sanglotant. Son gros nez était tout rouge.

Wayne demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Moore sourit.

– Un dingue a descendu le président.

La plupart des magasins avaient fermé de bonne heure. Les drapeaux de l'État du Texas étaient en berne. Des types brandissaient bien haut des drapeaux sudistes.

Moore emmena Wayne en ville dans sa voiture. Wayne avait un plan : on fait un saut jusqu'à l'hôtel. Tu t'installas. Et on se dégote ce moricaud.

John F. Kennedy – mort.

Sa femme avait le béguin pour John « Jack » Kennedy. Quant à sa belle-mère, Janice, elle faisait une fixation sur lui.

JFK faisait mouiller Janice. Un jour, Janice le dit à Wayne Senior. Janice le paya cher. Janice traîna la patte pendant un certain temps. Janice ne fit rien pour cacher les bleus qu'elle avait sur les cuisses.

Mort ; Kennedy était mort. Wayne avait du mal à saisir ce que ça impliquait. Il essaya d'évaluer les conséquences.

Moore mâchait du tabac Red Man. Il cracha son jus de chique par la fenêtre. Des coups de feu éclatèrent, se superposant. On faisait la fête dans la cambrousse.

Moore commenta :

– Y a des gens qui sont pas si tristes que ça.

Wayne haussa les épaules. Ils passèrent devant une affiche – JFK et les Nations unies.

– J'ai connu des gars plus bavards que toi, c'est sûr. Je dois dire que jusqu'à maintenant, t'es pas l'équipier le plus marrant qu'on m'ait donné dans une affaire d'extradition.

Un coup de feu éclata. Tout près. Wayne porta la main à son étui.

– Ho ! Faut pas être nerveux comme ça, mon vieux !

Wayne tripota son nœud de cravate.

– J'ai hâte qu'on en termine avec cette histoire, c'est tout.

Moore brûla un feu rouge.

– Chaque chose en son temps. Je suis sûr que M. Durfee va bientôt rejoindre notre héros disparu.

Wayne remonta sa vitre. Il prit au piège l'eau de toilette de Moore.

Moore lui dit :

– Je suis allé pas mal de fois à Las Vegas-Le Désastre. En fait, j'ai une sacrée ardoise aux Dunes en ce moment même.

Wayne haussa les épaules. Ils passèrent devant un arrêt de bus. Sur le banc, une petite Noire sanglotait.

– J'ai entendu parler de ton père, aussi. Il paraît qu'il fait la pluie et le beau temps, au Nevada.

Un camion brûla un feu rouge. Le chauffeur agita une canette de bière et un revolver.

– Beaucoup de gens connaissent mon père. Ils me disent tous qu'ils le connaissent, et ça me fatigue assez vite.

Moore sourit.

– Hé, je crois bien que j'ai trouvé un point sensible, là.

Les confettis jetés au passage du cortège. Dans une vitrine, un panneau : « Dallas adore Jack et Jackie. »

– J’ai entendu parler de toi, aussi. On dit que t’as des penchants qui plaisent pas trop à ton père.

– Par exemple ?

– Par exemple, il paraît que tu aimes les nègres. Que tu sers de chauffeur à Sonny Liston quand il vient à Vegas, parce que la police a peur qu’il s’attire des ennuis en picolant ou en draguant des Blanches. Et que tu l’aimes bien, *lui*, mais que t’aimes pas les braves Italiens qui font régner l’ordre dans ta petite ville.

La voiture cahota dans un nid-de-poule. Wayne embrassa le tableau de bord.

Moore fixa Wayne.

Wayne lui rendit son regard.

Ils ne se quittaient pas des yeux. Moore brûla un feu rouge. Wayne cilla le premier.

Moore lui adressa un clin d’œil.

– On va bien se marrer, ce week-end.

Le hall de l’hôtel était luxueux. Les tapis étaient épais. Les hommes s’y prenaient les talons de leurs bottes.

Les gens tendaient le bras, montrant l’avenue – regardez, regardez, regardez –, le cortège présidentiel était passé devant l’hôtel. On avait vu JFK dans sa voiture. JFK s’était fait descendre tout près d’ici.

Les gens se mettaient à parler. Des inconnus réconfortaient des inconnus. Les hommes portaient des costumes texans. Les femmes avaient adopté le style Jackie Kennedy.

La réception était submergée par les arrivants. Moore improvisa. Moore emmena Wayne au bar.

Un monde fou. Impossible de s’asseoir.

Il y avait une télé sur une étagère. Un barman monta le son. Moore se fraya un chemin jusqu’à une cabine téléphonique. Wayne jeta un regard à la télé.

Les gens jacassaient. Les hommes portaient des chapeaux. Tout le monde portait des bottes ou des chaussures à talons hauts. Wayne se hissa sur la pointe des pieds. Il glissa un œil par-dessus les rebords des chapeaux.

L’image sautait. Elle se stabilisa. Le haut-parleur crachait des parasites, la confusion régnait sur l’écran. Des flics. Un

gamin maigrichon. Des mots : « ... Oswald... » ; « ... une arme... » ; « ... sympathisant communiste... »

Un homme agitait un fusil. Les journalistes se ruèrent. Une caméra fit un panoramique. Voilà le gamin, en gros plan. Il laisse voir sa peur et ses contusions.

Le bruit était pénible. La fumée épaisse. Wayne perdit pied.

Un homme leva son verre.

– Ce gars Oswald, on devrait lui donner une...

Wayne reposa les talons sur le sol. Une femme le bouscula – joues humides, mascara qui coule.

Wayne se dirigea vers la cabine téléphonique. Moore gardait la porte entrouverte.

Il dit :

– Guy, écoute-moi une minute.

Il dit :

– Je sers de nounou à un môme pour une extradition à la con.

C'est « à la con » qui fit déborder le vase.

Wayne donna une bourrade à Moore. Moore pivota sur son siège. Ses jambes de pantalon remontèrent.

Merde... Il avait des couteaux dans ses bottes. Un coup-de-poing américain dans une chaussette.

Wayne dit :

– Wendell Durfee, tu te souviens ?

Moore se leva. Il semblait hypnotisé. Wayne suivit son regard.

La télé. Une photo. Une légende :

« L'officier de police assassiné, J.D. Tippit. »

Moore fixa l'écran. Moore se mit à trembler.

Wayne répéta :

– Wendell Durf...

Moore le bouscula. Moore sortit de l'hôtel en courant.

Le Syndicat lui avait réservé une suite *immeeense*. Un garçon d'étage lui en fit l'historique. JFK adorait cette suite. JFK y venait pour sauter des nanas. Ava Gardner l'avait sucé sur la terrasse.

Deux salons. Deux chambres. Trois télé. Caisse noire. Six mille cash. Descends ce nègre, petit.

Wayne eut droit à une visite guidée. Grâce au petit personnel, l'Histoire se transmet. JFK adorait les nanas de Dallas.

Wayne alluma les télévisions. Il les régla sur trois chaînes différentes. Il vit trois versions du même spectacle. Il fit des allers et retours entre les écrans. Il reconstitua les événements.

Le gamin s'appelait Lee Harvey Oswald. Le gamin avait tué Kennedy et Tippit. Tippit appartenait à la police de Dallas. La police de Dallas, c'était comme une famille. Moore le connaissait probablement.

Oswald était pro-rouges. Oswald adorait Fidel. Il travaillait dans un entrepôt de manuels scolaires. Oswald avait buté le président pendant sa pause déjeuner.

La police de Dallas l'avait arrêté. Son quartier général était noir de monde. Des flics. Des reporters. Qui cherchaient tous à monopoliser la caméra.

Wayne se laissa tomber sur un divan. Wayne ferma les yeux. Wayne vit Wendell Durfee. Wayne rouvrit les yeux. Wayne vit Lee Oswald.

Il baissa le son. Il sortit des photos de son portefeuille.

Voilà sa mère – un cliché pris à Peru, dans l'Indiana.

Elle avait quitté Wayne Senior. Fin 47. Wayne Senior la battait. Il lui cassait un os ou deux, parfois.

Un jour, elle demanda à Wayne qui il aimait le plus. Il répondit : « Papa. » Elle le gifla. Elle pleura. Elle lui demanda pardon.

C'est la gifle qui avait fait déborder le vase. Il était allé vivre avec son père.

Il appela sa mère. En mai 54. Le jour où il partait à l'armée. Elle lui dit : « Ne te bats pas dans des guerres stupides. » Elle lui dit : « Ne deviens pas haineux, comme Wayne Senior. »

Il lui raccrocha au nez. C'était comme s'il avait promis. Pour toujours. Pour la vie.

Voilà sa belle-mère :

Wayne Senior avait largué la mère de Wayne. Wayne Senior courtisait Janice. Il amenait Wayne avec lui. Wayne avait treize ans. Wayne était en rut. Il bandait pour Janice.

Janice Lukens Tedrow faisait sensation dès qu'elle apparaissait en public. Elle jouait à l'épouse indolente. Elle jouait

au golf, sans handicap. Elle jouait au tennis; elle était classée.

Wayne Senior redoutait sa vivacité. Elle regardait Wayne grandir. Elle l'allumait un peu. Elle laissait les portes ouvertes. Elle encourageait le coup d'œil furtif. Wayne Senior le savait. Wayne Senior s'en moquait.

Voilà sa femme, à lui.

Lynette Sproul Tedrow. Assise sur ses genoux. Le soir de la remise des diplômes. À Brigham Young.

Il est sous le choc. Il vient de décrocher sa licence de chimie. Brigham Young University, 1959. *Avec les félicitations du jury*. Il avait besoin d'action. Il s'engagea dans la police de Las Vegas. Tant pis pour les félicitations du jury.

Il rencontra Lynette à Little Rock. Automne 57. Le lycée central venait de bannir la ségrégation. Des Blancs racistes. Des lycéens noirs. Le 82^e régiment aéroporté.

Des élèves blancs qui rôdent. Des élèves blancs qui arrachent un sandwich des mains d'un Noir. Lynette lui tend le sien. Les Blancs attaquent. Le caporal Wayne Tedrow Junior riposte.

Il les roue de coups. Il larde un abruti. L'abruti hurle : « Maman ! »

Lynette drague Wayne. Elle a dix-sept ans. Il en a vingt-trois. Il a fait quelques années de fac.

Ils baisèrent sur un terrain de golf. Ils se firent doucher par le système d'arrosage automatique. Il raconta tout à Janice.

Elle lui dit :

– Lynette et toi, vous n'avez pas perdu de temps. Et vous avez sans doute pris autant de plaisir à vous battre qu'à faire l'amour.

Janice le connaissait. Janice avait l'avantage de jouer à domicile.

Wayne regarda par la fenêtre. Des équipes de reportage avaient garé leurs camionnettes en double file. Il traversa la suite. Il éteignit les télévisions. Les trois Oswald disparurent.

Il sortit son dossier. Copies carbone. De la police de Las Vegas. Des Services du shérif du comté de Dallas.

Durfee, Wendell (pas de deuxième prénom). Sexe masculin, race noire. Né le 6/6/27 dans le comté de Clark, Nevada. 1 mètre 93, 70 kg.

Plusieurs inculpations pour proxénétisme à partir de mars 44. *Participe régulièrement à des parties de dés.* Pas d'arrestations ailleurs qu'à Las Vegas ou Dallas.

Conduit des Cadillac.

Aime porter des tenues voyantes.

A eu treize enfants hors mariage.

En tant que souteneur, fait travailler des femmes noires, des femmes blanches, des homosexuels et des travestis mexicains.

Vingt-deux arrestations pour proxénétisme. Quatorze condamnations. Doit verser neuf pensions alimentaires. Cinq violations de liberté conditionnelle.

L'opinion des flics : Wendell est malin. Wendell est stupide. Wendell a poignardé ce type chez Binion.

Il était cerné. C'est lui qui a frappé Wendell le premier. Le Syndicat a édicté des règles strictes. La police de Las Vegas les fait respecter.

Fréquentations connues dans le comté de Dallas :

Marvin Duquesne Settle. Sexe masculin, race noire. Détenu dans un établissement pénitentiaire de l'État du Texas.

Fenton « Duke » Price. Sexe masculin, race noire. Détenu dans un établissement pénitentiaire de l'État du Texas.

Alfonzo John Jefferson. Sexe masculin, race noire. 4219 Wilmington Road, Dallas, Texas. *Partenaire de jeu de Wendell Durfee.* En liberté conditionnelle dans le comté de Dallas (article 92-04 du code de l'État du Texas) depuis le 14/9/60 et jusqu'au 14/9/65. Salarié à l'usine d'embouteillage de boisson gazeuse Dr Pepper. Note : *Jusqu'au terme de sa liberté conditionnelle, soumis à l'obligation de régler ses amendes à son contrôleur judiciaire, le troisième vendredi de chaque mois (jour de la paie à l'usine Dr Pepper).*

Donnell George Lundy. Sexe masculin, race noire. Détenu dans un établissement pénitentiaire de l'État du Texas.

Manuel « Bobo » Herrera. Sexe masculin, mexicain. Détenu dans un...

Le téléphone sonna. Wayne décrocha.

– Ouais ?

– C'est moi, petit. Ton nouveau copain.

Wayne rafla son étui.

- Tu es où ?
- Pour l'instant, dans un endroit qui en vaut pas la peine.
Mais retrouve-moi à huit heures.
- Où ça ?
- Au Carousel Club. Viens, et on ira chercher ton bronzé.
Wayne raccrocha. Wayne se sentit mal à l'aise.
Wendell, je n'ai pas envie de te tuer.

2

WARD J. LITTELL. *Dallas, 22 novembre 1963.*

Voilà la limousine. Elle est sur la piste. Dernier modèle. Noir FBI.

Le monomoteur s'en approcha au ralenti. Il passa devant Air Force One, le Boeing présidentiel. Des marines encadraient l'accès arrière. Le pilote coupa les gaz. L'avion s'immobilisa. La rampe s'ouvrit et descendit.

Littell sortit de la cabine. Ses tympans décompressèrent. Il se dégourdit les jambes.

Ils avaient fait vite. Ils avaient expédié son plan de vol. Ils l'avaient fait venir en biplace sans luxe superflu.

C'est M. Hoover qui l'avait appelé. À Los Angeles. Depuis Washington.

Il lui avait dit :

– Le président est mort. On a tiré sur lui. Je veux que vous vous rendiez à Dallas pour superviser l'enquête.

L'attentat avait eu lieu à 12 h 30. Il était actuellement 16 h 10. M. Hoover avait appelé à 12 h 40. M. Hoover avait appris la nouvelle et appelé aussitôt.

Littell courut. Le chauffeur de la limousine ouvrit la porte. L'arrière du véhicule sentait le renfermé. Les vitres étaient fumées. L'aéroport de Love Field était entièrement monochrome.

Des silhouettes filiformes. Les porteurs de bagages. Des charters. Des journalistes.

Le chauffeur démarra. Littell vit une boîte sur la banquette. Il l'ouvrit. À l'intérieur :

Un insigne d'agent spécial. Une carte du FBI avec photo. Un .38 réglementaire dans son étui.

Son ancienne photo à *lui*. Son ancien pistolet à *lui*.

Il les avait rendus en 60. M. Hoover l'avait forcé à démissionner. Il avait les outils de sa couverture, à présent – les nouveaux et les anciens –, et sa réintégration n'était pas purement cosmétique.

Ces outils, M. Hoover les lui avait gardés. À *Dallas*. M. Hoover avait prévu l'attentat.

Il connaissait le terrain. Il avait senti que le moment était venu. Il était passivement complice. Il pressentait l'implication de Littell. Il pressentait le besoin qu'avait Littell de faire taire les ragots.

Littell regarda par la fenêtre. Le verre teinté déformait les contours. Comme à la fête foraine. Les nuages implosaient. Les bâtiments ondulaient. Les gens se déplaçaient par saccades.

Il avait apporté une radio. Pour l'écouter pendant le voyage. Il avait appris l'essentiel.

Un suspect arrêté – un gamin –, un coco pur et dur. C'est Guy Banister qui l'avait mouillé dans ce coup-là. Le gamin avait tué un policier. Deux flics avaient pour mission de le descendre. La phase II avait foiré. Le second flic avait salopé le boulot.

Littell boucla le ceinturon de son étui. Il étudia ses nouveaux papiers d'identité.

Il était flic et avocat, autrefois. Aujourd'hui, avocat de la Mafia. D'ennemi d'Hoover, il était devenu allié d'Hoover. Un cabinet juridique à lui tout seul, avec trois clients :

Howard Hughes. Jimmy Hoffa. Carlos Marcello.

Il avait appelé Carlos. À 10 heures du matin, heure de Los Angeles. Carlos était content. Carlos avait fait annuler l'ordonnance d'expulsion rendue contre lui par Bobby K.

Bobby avait fait juger Carlos à La Nouvelle-Orléans. La ville *appartenait* à Carlos. Aucun jury ne pouvait condamner Carlos, là-bas.

Orgueil démesuré des Kennedy :

Le tribunal acquitte Carlos. Bobby fait la gueule. Son frère Jack décède une heure plus tard.

Les rues étaient mortes. Les fenêtres défilaient. Un millier de téléviseurs étaient allumés.

Le spectacle, c'était à *lui* qu'on le devait.

C'était lui qui avait élaboré le plan. Pete Bondurant l'avait aidé. Carlos avait donné son accord et il avait embauché

l'équipe de Guy Banister. Guy avait embelli *son* plan. Guy l'avait modifié. Guy l'avait saboté.

Pete était à Dallas. Pete venait de se marier. Pete était descendu à l'hôtel Adolphus. Guy B. était en ville. Guy B. n'était pas loin.

Littell compta les fenêtres. Toutes déformées par le verre teinté. Taches de couleurs, formes floues. Il laissa vagabonder ses pensées. Ses idées prirent forme :

Parler à Pete. Tuer Oswald. Imposer à l'opinion publique l'existence d'un seul tireur.

La limousine atteignit le centre-ville de Dallas. Littell épinglea son insigne.

Voilà Dealey Plaza. Le commissariat central est à côté. Repérer :

L'entrepôt de manuels scolaires. Une enseigne Hertz. Des colonnes grecques.

Là :

Les colonnes. L'enseigne. Des gens en deuil à l'angle de Houston Street et d'Elm Street. Un vendeur de hot-dogs. Des religieuses qui sanglotent.

Littell ferma les yeux. Le chauffeur tourna à droite. Le chauffeur descendit une rampe.

Le chauffeur pila. Les vitres arrière s'abaissèrent.

Quelqu'un toussa. Quelqu'un demanda :

– Monsieur Littell ?

Littell ouvrit les yeux. Littell découvrit un garage en sous-sol.

Il y a un agent fédéral encore gamin qui est planté là. Il est dans tous ses états.

– Monsieur, je suis l'agent spécial Burdick et... Enfin, l'agent spécial en charge demande que vous veniez tout de suite voir les témoins.

Littell rafla sa serviette. Son pistolet lui frottait la hanche. Il sortit. Il s'étira. Il nettoya ses lunettes.

Burdick ne le quittait pas d'un pouce. Burdick lui montra le chemin. Ils entrèrent dans un monte-charge. Burdick pressa le bouton 3.

– Monsieur, je dois vous dire que c'est un asile de fous. Il y a des gens qui parlent de deux tireurs, trois, quatre tireurs, ils ne sont même pas d'accord sur l'endroit d'où les coups de feu...

– Les avez-vous isolés ?

– Ma foi... non.

– Qui les interroge ?

Le gamin bafouilla. Le gamin s'étrangla.

– Quelles *autorités*, petit ?

– Eh bien, il y a nous, la police de Dallas, le bureau du Shérif, et je...

La porte du monte-charge s'ouvrit. Un vacarme incroyable s'engouffra dans la cabine. La salle de police était bondée.

Littell regarda autour de lui. Burdick devint fébrile. Littell ne fit pas attention à lui.

Les témoins étaient nerveux. Les témoins portaient un badge à leur nom. Les témoins étaient perchés sur un banc.

Une trentaine de personnes. Qui parlaient. Qui s'agitaient. Qui contaminaient les informations.

Contre le mur du fond, des boxes. Des flics et des civils – entassés dans des compartiments pour les interrogatoires. Des flics énervés. Des civils en état de choc.

Quarante bureaux. Quarante téléphones. Quarante flics qui parlaient fort. Toutes sortes d'insignes aux revers des vestes. Des corbeilles à papier renversées. Confusion totale entre les différentes autorités, et...

– Monsieur, est-ce que nous pouvons...

Littell s'éloigna. Littell examina le banc. Les témoins se tortillaient. Les témoins fumaient. Des cendriers pleins se renversaient.

J'ai vu ci... J'ai vu ça... Sa tête a explosé ! Palabres interminables – un vrai gâchis –, échange de ragots entre témoins trop nombreux.

Littell chercha ceux qui se tenaient à l'écart. Des gens sérieux. Des témoins crédibles.

Il prit du recul. Il passa le banc en revue. Il remarqua une femme. Brune. Jolie. Trente-cinq ans ou plus.

Elle ne bougeait pas. Elle restait calme. Elle surveillait une porte de sortie. Elle vit Littell. Elle détourna les yeux. Sans ciller.

Burdick s'approcha, un téléphone à la main. Burdick mima : *C'est lui*. Littell empoigna le combiné. Le fil se tendit.

M. Hoover dit :

– Soyez concis.

Littell plaqua sa main sur son oreille libre. Le vacarme de la salle s'estompa.

– L'étape préliminaire de l'enquête a été exécutée de façon inepte. C'est tout ce dont je suis sûr pour le moment.

– Je n'en suis pas surpris et je ne suis pas déçu, et je suis tout à fait convaincu qu'Oswald a agi sans aucune aide. Votre tâche consiste à isoler les noms des témoins potentiellement gênants qui risqueraient de contredire cette thèse.

Littell dit :

– Oui, monsieur.

Burdick lui tendit une écritoire à pince. Le ressort coinçait une liasse de feuilles volantes. Un registre des témoignages. Des dépositions. Joint à chacune d'elles, le permis de conduire de son auteur.

La communication fut coupée. Burdick récupéra le téléphone. Littell s'empara de l'écritoire. La liasse était épaisse. La pince avait du mal à tout contenir.

Il feuilleta les documents.

Des dépositions en deux lignes. Les permis de conduire confisqués : l'assurance que les témoins ne prendraient pas la fuite. Des données ambiguës :

Trois, quatre, cinq, six coups de feu. Venant d'une, de deux, de trois directions.

De la palissade. De l'entrepôt de livres scolaires. Du triple souterrain. Tirés de face. Tirés par-derrière. Des coups ratés.

Littell examina les photos des permis de conduire.

Témoin N° 6 : les coups de feu provenaient du carrefour de Houston Street et d'Elm Street. Témoin N° 9 : on a tiré depuis l'autoroute. La brune impassible : deux coups de feu, tirés depuis deux directions différentes. Son nom : Arden Smith. Son adresse : West Mockingbird Lane.

La fumée était épaisse. Littell recula d'un pas. La fumée le fit éternuer. Il se cogna à un bureau. La liasse de documents lui échappa. Il se dirigea vers les compartiments d'interrogatoires.

Burdick lui emboîta le pas. Le vacarme redoubla. Littell examina les boxes.

Du travail bâclé – pas de magnétophones. Pas de sténos.

Littell jeta un coup d'œil dans le box numéro un. Un flic maigrichon interrogeait un gamin maigrichon. Le gamin s'esclaffa. Quelle rigolade ! Mon père a voté pour Nixon.

Littell regarda dans le box numéro deux. Un flic obèse interrogeait un type obèse.

Le flic dit :

– Monsieur Bowers, je ne mets pas en doute ce que vous m’avez déclaré.

M. Bowers portait une casquette de cheminot. M. Bowers se tortillait sur sa chaise.

– Pour la dixième fois, alors, pour que je puisse rentrer chez moi. J’étais dans la tour, derrière cette palissade qui se trouve sur le tertre. J’ai vu deux voitures rôder dans les parages environ... Merde ! ... une demi-heure avant l’attentat, et deux types plantés juste derrière la palissade, et puis, juste au moment où j’ai entendu les coups de feu, j’ai vu comme un éclair lumineux qui venait de cet endroit-là.

Le flic griffonnait. M. Bowers tapota une cigarette. Littell l’observa. Ce type lui donnait des sueurs froides.

Littell ne savait pas où les tireurs devaient être postés. Mais ce qu’il savait, c’était comment reconnaître un témoin crédible. Bowers était catégorique ; rien ne le ferait changer d’avis. Bowers était *impressionnant*.

Burdick donna une tape sur l’épaule de Littell. Littell fit volte-face. Littell le bouscula.

– *Quoi ?*

Burdick recula.

– Eh bien, je viens juste de me rappeler que la police a sorti trois types, des clodos ou je ne sais quoi, d’un wagon de marchandises derrière la palissade, environ une demi-heure après la fusillade. On les a mis en cellule.

Littell eut une nouvelle poussée de sueur froide.

Littell dit :

– Montrez-les-moi.

Burdick ouvrit la marche. Ils passèrent devant les boxes. Ils passèrent devant une cafétéria. Des couloirs se croisaient. Ils prirent celui de gauche. Ils débouchèrent sur une cellule grillagée.

Un interphone grésilla.

– Agent Burdick. On vous demande à la réception.

Burdick informa Littell :

– Il faut que j’y aille.

Littell hocha la tête. Burdick hésita. Burdick se décida à partir, à demi accroupi. Littell agrippa le grillage. L'éclairage était faiblard. Littell plissa les paupières.

Il vit deux clodos. Il vit Chuck Rogers.

Chuck était un homme de Pete. Un tueur. De la CIA. Cul et chemise avec Guy Banister.

Rogers aperçut Littell. Les clodos ne firent pas attention à lui. Rogers sourit. Littell toucha son insigne. Rogers mima un tireur qui fait feu avec un fusil.

Ses lèvres bougèrent. Elles dessinèrent une syllabe : « Pan ! »

Littell rebroussa chemin.

Il reprit le corridor. Il tourna à droite. Il croisa un couloir perpendiculaire. Il le suivit. Il vit une porte latérale.

Il la poussa. Il vit une échelle d'incendie. Des barreaux qui descendaient. De l'autre côté du couloir : des toilettes et une porte marquée « Gardien chef ».

La porte des toilettes s'ouvrit. M. Bowers en sortit. Il s'étira. Il remonta la fermeture de sa braguette. Il se remit les valseuses en place.

Il vit Littell. Il plissa les yeux. Il fixa son insigne.

– FBI, c'est ça ?

– C'est ça.

– Eh bien, je suis content d'être tombé sur vous, parce qu'il y a quelque chose que j'ai oublié de dire à l'autre.

Littell sourit.

– Je transmettrai.

Bowers se gratta le cou.

– Bon, d'accord. Vous lui direz que j'ai vu des flics faire sortir ces clodos d'un wagon de foin, et l'un d'eux ressemblait à l'un des gars que j'ai vus derrière la palissade.

Littell sortit son calepin.

Il griffonna. Son stylo bavait. Sa main tremblait. Le calepin tremblait.

Bowers dit :

– Je suis vraiment navré pour Jackie.

Littell sourit. Bowers sourit. Bowers souleva sa casquette. Il fit tinter des pièces de monnaie dans sa poche. Il s'éloigna. *Lentement.*

Littell le regarda partir.

Bowers marchait sans se presser. Bowers tourna à droite. Bowers atteignit le couloir principal. Littell reprit son souffle.

Il s'attaqua à la porte du « Gardien chef ». Il secoua la poignée. Il la força.

La porte céda. Littell entra.

Un espace de quatre mètres sur quatre – tout vide. Un bureau. Une chaise. Un râtelier à clés.

Des paperasses – punaisées à un tableau de liège.

Des arrestations pour vagabondage. « Doyle »/« Paolino »/« Abrahams ». Pas de photos jointes aux p.-v.

Supposition : Rogers se baladait avec des faux papiers. Rogers les avait sur lui au moment où on l'a embarqué.

Une clé au râtelier. De la bonne taille pour une serrure de cellule. En laiton massif.

Littell rafla les p.-v. Littell les fourra dans sa poche. Littell rafla la clé. Il avala sa salive. Il ressortit sans frémir. Il retourna à la cellule.

Il déverrouilla la porte. Rogers conditionna les clodos. Il les prépara pour la suite. Il leur demanda d'être discrets. Il leur fit la leçon.

On a un sauveur – faites seulement ce que je vous dis.

Les clodos se groupèrent. Les clodos sortirent. Les clodos rasèrent les murs.

Littell s'éloigna.

Il déboucha dans le couloir principal, devant la salle de police. Il bloqua la vue. Il fit signe à Rogers. Il désigna la sortie de secours : allez-y !

Il entendit des pas. Les clodos glapirent. Les clodos gloussèrent bruyamment. La porte de secours grinça. L'un des clodos s'écria : « Alléluia ! » La porte claqua.

Littell sentit passer un courant d'air. Sa transpiration se glaça. Son poulx s'emballa.

Il se dirigea vers la salle de police. Il avait les jambes en coton. Elles se dérobaient sous lui. Il frôla des bureaux. Il se cogna dans les murs. Il bouscula des flics.

Le banc des témoins était noyé dans la fumée. Vingt cigarettes se consumaient. Arden Smith avait disparu.

Littell regarda autour de lui. Littell examina le dessus des bureaux. Littell vit la liasse des témoignages.

Il s'en empara. Il vérifia les dépositions et les permis de conduire. Les documents concernant Arden Smith – envolés.

Il la chercha dans les boxes. Il la chercha dans les couloirs. Il regarda par la fenêtre.

Voilà Arden Smith. Elle est dans la rue. Elle marche vite. Elle *s'éloigne*.

Elle traversa Houston Street. Les voitures firent des écarts pour l'éviter. Elle atteignit Dealey Plaza.

Littell cligna les yeux.

Il l'avait perdue. Elle s'était fondue dans la foule qui pleurait Jack.

3

PETE BONDURANT. *Dallas, 22 novembre 1963.*

La suite nuptiale. Le baisodrome suprême.

Du papier peint doré. Des angelots. Fauteuils et tapis roses. Un dessus-de-lit en fausse fourrure – rose comme un cul de bébé.

Pete regardait Barb dormir.

Ses jambes s'agitèrent. Elle lança une ruade. Elle repoussa les draps.

Barbara Jane Lindscott Jahelka Bondurant.

Il l'avait ramenée de bonne heure. Il avait bouclé leur suite. Pour la rendre étanche à toute information. Barb va se réveiller. Les infos, elle finira par les apprendre. Elle finirait par *comprendre*.

J'ai couché avec Jack en 62. Il n'y avait pas de quoi grimper aux rideaux. Ça n'a pas duré longtemps. Toi, tu planquais des micros dans des chambres. Tu as capté sa voix. Tu l'as enregistrée. Le chantage n'a pas marché. Tes copains ont changé leurs plans. Pour tuer Jack, puisqu'ils ne pouvaient rien tirer de lui.

Pete déplaça son fauteuil. Pete modifia son angle de vision. Barb se retourna. Ses cheveux virevoltèrent.

Jack, elle ne l'aimait pas. Elle lui soulageait les glandes. Elle était complice d'une tentative d'extorsion. Elle ne voudrait pas être complice d'un meurtre.

18 h 10.

Jack devait être mort, à présent. L'homme de Banister aussi. Chuck Rogers avait un avion planqué quelque part. L'équipe devait avoir quitté la ville.

Barb s'agita. Pete se battait contre un mal de tête. Pete avala une aspirine et un scotch.

Il avait des migraines sévères – chroniques –, elles avaient commencé avec la tentative pour faire chanter Jack. Le chantage avait échoué. Pete avait volé de l'héroïne qui appartenait à la Mafia. Avec l'aide d'un agent de la CIA.

Kemper Cathcart Boyd.

Ils étaient *très* liés. Mouillés jusqu'à l'os avec la Mafia. À tu et à toi avec Sam G. Ils travaillaient pour Carlos M. Ils travaillaient pour Santo Trafficante. Tous, ils détestaient les cocos. Ils adoraient Cuba. Ils haïssaient le Barbu.

L'argent et le territoire – double programme. Plumons le Barbu. Remplumons nos casinos.

Santo et Sam jouaient sur les deux tableaux. Ils faisaient de la lèche à Castro. Ils achetaient de l'héroïne à son frère Raul. Carlos, lui, restait pur. Carlos ne baisait pas *la Causa*.

Pete et Boyd avaient volé la drogue. Sam et Santo les avaient dénoncés. Pete l'avait appris. Ils avaient fait affaire avec Castro.

Castro était resté neutre. Les affaires étaient les affaires. Les lois de la Mafia primaient sur les causes politiques.

Ils détestaient *tous* Bobby. Ils détestaient *tous* Jack. Jack les avait baisés à la baie des Cochons. Jack avait ordonné les descentes contre les camps de réfugiés cubains. Jack serrait le Barbu de près.

Bobby avait déporté Carlos. Bobby avait emmerdé l'Organisation dans les grandes largeurs. Carlos détestait Jack et Bobby – *molto bravissimo*.

Ward Littell les haïssait. Ward fit revenir Carlos clandestinement. Ward joua au factotum. Ward tenta de faire annuler son ordonnance d'expulsion.

Ward proposa : Et si on éliminait Jack ? Carlos trouva l'idée à son goût. Carlos en parla à Santo et à Sam.

Ils approuvèrent.

Santo et Sam avaient un plan. Ils dirent : Et si on éliminait Pete et Boyd ? On veut récupérer notre came. On veut se venger.

Ward parla à Sam et Carlos. Ward plaida la cause de Pete. Ils renoncèrent à supprimer Pete et Boyd.

Le marché :

On vous laisse la vie sauve. Mais vous êtes *en dette avec nous*. Maintenant, à vous de flinguer Jack le K.

Guy Banister travaillait à un autre projet d'attentat. Son plan ressemblait à celui de Littell. Les projets d'attentat se multipliaient – une véritable épidémie. D'un bout à l'autre de la planète, Jack hérissait le poil d'un sacré paquet d'exaltés. Ses jours étaient comptés, à cet enfoiré.

Guy avait le bras long. Guy connaissait Carlos. Guy connaissait des réfugiés cubains. Il connaissait des gros bonnets bourrés de fric. Guy mouilla un guignol jusqu'au cou. Guy devança le plan de Ward.

Il l'exposa à Carlos. Carlos donna son accord. Carlos enterra le plan de Ward. Les conneries se multiplièrent. Le personnel changea. Plusieurs hommes de Pete et de Ward rejoignirent l'équipe de Guy.

Quelques rouages coïncèrent – à la dernière minute –, Pete et Boyd les débloquent.

Santo et Sam haïssaient Boyd. Ils réitérèrent leur condamnation. Kemper Boyd – *mort sans doute*.

Barb s'agita. Pete retint son souffle. L'aspirine faisait son effet. Sa migraine battait en retraite.

À *lui*, Santo et Sam avaient laissé la vie sauve. Carlos l'aimait bien. Pete aimait *la Causa*. Les Parrains avaient des projets. Il avait *peut-être* une chance d'y trouver sa place.

Il avait travaillé pour Howard Hughes. De 52 à 60. Il lui trouvait des femmes. Il lui achetait sa came. Il lui servait d'homme de main à l'occasion.

Ward Littell était le conseiller juridique de Hughes. Hughes voulait acheter tout Las Vegas. Hughes avait envie de s'offrir le Strip de Las Vegas. Hughes avait envie de s'offrir *tous* les hôtels-casinos.

Hughes avait un projet de rachat total. Ledit projet prendrait des années. Les Parrains avaient un plan aussi :

Vendons Las Vegas. Plumons Howard Hughes. On gardera nos hommes sur place. On arnaquera Hughes jusqu'à l'os. On sera *toujours* propriétaires de Las Vegas.

Ward n'avait rien à refuser à Carlos. Le futur boulot de Ward : Tu négocies le marché. Tu le concoctes à *notre* avantage.

Pete n'avait rien à refuser aux Parrains. Ils le lui avaient fait comprendre :

Tu vas à Vegas. Tu travailles avec Ward. Tu prépares le terrain pour le marché avec Hughes. Tu sais employer la

manière forte. Tu connais l'héroïne. Il est possible qu'on revoie notre règle d'or : « Pas de drogue à Vegas. » Qu'on te laisse le champ libre pour en fourguer aux nègres.

Il est possible qu'on te laisse la vie sauve. À toi, et à ta reine du twist, aussi.

Barb avait laissé ses robes sorties. Paillettes bleues et tissu vert. Deux spectacles prévus ce soir. Sa femme et le trio de son premier mari.

Devant une salle triste. Barb triste. Levons nos verres à la mémoire de Jack.

La rumeur d'un attentat avait précédé l'attentat. Des types de l'Organisation avaient parlé. Ils *savaient*. Hesh Ryskind était descendu à l'Adolphus. Hesh avait un cancer. Il était venu ici pour savourer l'événement. Avant de mourir.

Hesh avait regardé le cortège. Hesh était mort à 13 heures. Il avait passé l'arme à gauche au même moment que Jack.

Pete toucha le lit. Draps roses, chevelure rousse – violent contraste de couleurs.

Le carillon de la porte joua un petit air – *Les yeux du Texas*, en si bémol. Cela ne réveilla pas Barb. Pete alla répondre. Pete entrouvrit la porte.

Merde – voilà Guy Banister.

Guy transpirait. Guy avait soixante-trois ans bien tassés. Guy avait des crises cardiaques.

Pete sortit de la chambre. Pete referma la porte. Guy brandissait un verre à cocktail.

– Suis-moi. J'ai loué une chambre au bout du couloir.

Pete le suivit. Le tapis du couloir crachait des étincelles. Guy ouvrit sa porte et la referma au verrou derrière eux.

Guy rafla une carafe – de l'Old Crow hors d'âge. Pete la lui arracha des mains.

– Dis-moi qu'ils sont morts tous les deux. Dis-moi qu'il n'y a pas eu un sac de nœuds.

Guy fit tourner son verre entre ses doigts.

– Le roi John I^{er} est bien mort, mais mon gars a tué un flic et on l'a arrêté.

Le plancher bascula. Pete se planta sur ses jambes.

– Le flic qui était censé le descendre ?

Guy reluquait la carafe. Pete la lui rendit.

Guy confirma :

– Tippit. Mon gars a sorti une arme et l’a flingué à Oak Cliff.

– Et ton gars, il connaît ton nom ?

Guy déboucha la carafe.

– Non. Je l’ai manœuvré à distance, grâce à un intermédiaire.

Pete frappa le mur du plat de la main. Des éclats de plâtre volèrent dans la pièce. Guy renversa un peu de gnôle.

– Mais ton gars connaît le nom de l’intermédiaire. L’intermédiaire connaît ton nom, à toi. Et ton gars va donner des noms tôt ou tard. Est-ce que j’ai bien résumé cette situation de merde ?

Guy remplit son verre. Sa main tremblait. Pete s’assit à califourchon sur une chaise. Sa migraine crachait des étincelles. Il alluma une cigarette. Sa main à lui tremblait aussi.

– Il faut le flinguer.

Guy épongea la flaque d’alcool.

– Tippit avait un renfort, mais il a voulu y aller seul. C’était un boulot à faire à deux, et on en paye le prix maintenant.

Pete crispa les doigts sur le dossier de la chaise. Les lattes gémissaient. L’une d’elles se déboîta.

– Ne me dis pas ce qu’on aurait dû faire. Dis-moi comment on peut arriver jusqu’à ton gars.

Guy s’assit sur le lit. Il s’étendit. Il prit ses aises.

– J’ai confié le travail au renfort de Tippit.

Pete demanda :

– Et alors ?

– Alors, il a accès à la cellule, il est de taille à faire le boulot, et il a une ardoise dans plusieurs casinos, ce qui veut dire qu’il est en dette avec l’Organisation.

Pete intervint :

– Il n’y a pas que ça. Tu essaies de me cacher quelque chose.

– C’est-à-dire...

– C’est-à-dire quoi ? Merde !

– Eh bien, c’est un coriace, et il ne veut pas faire ce qu’on lui demande. Et puis, il est coincé, en ce moment, par une mission en liaison avec un flic de Vegas.

Pete fit craquer ses phalanges.

- On va le convaincre.
- Pas sûr. Il est coriace.

D'une pichenette, Pete se débarrassa de sa cigarette. Elle toucha Guy. Il poussa un petit cri. Il éteignit le mégot. Il brûla son oreiller.

Pete toussa.

- Si ton gars crache le morceau, tu es le premier que Carlos descendra.

Une télé se mit en route - dans la chambre d'à côté. Les murs laissaient filtrer le son : « La nation est en deuil... » ; « Le courage de la première dame des États-Unis... »

Guy avoua :

- J'ai peur.
- Merde, c'est la première chose sensée qui sort de ta bouche.
- On a eu sa peau, malgré tout. On a changé le cours de l'Histoire.

Le vieux crétin piqua une suée. Peau luisante et sourires d'abruti.

- Raconte-moi le reste.
- Et si on levait nos verres à la mémoire des disparus... ?
- Comment ça s'est passé, pour Chuck Rogers et le tireur d'élite ?

Guy toussota.

- D'accord, commençons par le commencement. M. Hoover a fait venir Littell par avion dès qu'il a appris la nouvelle, et je l'ai vu au commissariat central. Les flics ont ramassé Rogers dans une rafle, mais Littell l'a libéré et il a fait disparaître les p.-v. d'interpellation. Comme Rogers avait des faux papiers, je pense qu'on n'a rien à craindre de ce côté-là.

Des embrouilles. Encore et toujours...

- Le tireur d'élite... il a pu s'éclipser ?
- Aucun problème. Il est descendu jusqu'à McAllen, puis il a franchi la frontière à pied. Il a laissé un message chez moi, à La Nouvelle-Orléans. Je l'ai appelé, et il m'a confirmé que tout allait bien.

- Et Chuck Rog...

- Il est dans un motel de Fort Worth. Littell dit que les témoins n'ont pas les idées très claires et qu'ils ont tous des versions différentes, et M. Hoover veut à tout prix apporter la

preuve que mon gars était seul sur le coup. Littell prétend qu'il y a un seul type qui peut nous causer du souci.

Pete dit :

– Continue. Ne m'oblige pas à t'arracher chaque syllabe.

– Bon, d'accord. Littell a dit qu'un cheminot a plus ou moins identifié Rogers. Alors, à mon humble avis, il vaudrait mieux l'éliminer.

Pete secoua la tête.

– L'attentat est trop récent. Ce qu'il faut, c'est qu'il retourne travailler comme s'il ne s'était rien passé.

– Et puis, tu lui flanqueras une bonne trouille.

– Non. Laisse le renfort s'en charger. Qu'il se présente comme flic.

Le téléviseur brailla :

« La nation pleure... » ; « Un tireur isolé... »

Guy croisa les bras.

– Il y a autre chose.

– Je t'écoute.

– Bon. J'ai parlé au tireur d'élite. À son avis, il est possible que Ruby ait compris ce qui s'était passé.

Ruby : racketteur. Maquereau. Ancien indic de Littell. Patron d'une boîte de strip-tease...

– J'avais envoyé l'équipe attendre dans une planque en Oklahoma. Rogers a appelé Ruby pour lui demander de leur fournir un peu de distraction. Le tireur m'a dit que Ruby s'est pointé avec deux danseuses et un genre de larbin. Ils ont vu les armes, dans le fond de la baraque, et... attends un peu, avant de te foutre en rogne ... j'ai demandé au renfort de cuisiner Ruby, pour voir ce qu'il sait au juste.

La chambre bascula sous les pieds de Pete. Façon tremblement de terre. Pete attendit que ça se passe.

Guy suggéra :

– Il faudrait peut-être les éliminer.

Pete fut formel :

– Non.

Guy repiqua une suée. Guy vit venir sa Crise cardiaque N° 3.

– *Non ?* Monsieur dit *non*, comme s'il ne savait pas que c'est l'Organisation qui parle, et qu'elle peut lui faire passer le goût du pain ?

Pete se leva.

Pete fit craquer ses pouces. Pete plia ses doigts. Pete agrippa les lattes de la chaise. Il réduisit la chaise en petit bois.

Guy pissa dans son froc. Guy tourna de l'œil. La tache s'étendit. Son entrejambe suintait. Il mouilla les draps.

Pete sortit. Le couloir oscillait. Il se rattrapa aux murs. Il regagna sa suite. Il s'arrêta à trois mètres de la porte. Il entendait sa télé.

Il entendit Barb sangloter. Il entendit Barb balancer des chaises contre le mur.

Dallas, 22 novembre 1963.

Un clébard chia sur la scène. L'une des strip-teaseuses slaloma entre les étrons. Bienvenue au Carousel Club.

Les flics applaudirent. Les flics poussèrent des hourras. Les flics faisaient la loi dans la salle. Le propriétaire adorait Jackie. Le propriétaire adorait JFK.

Portons le deuil. Surmontons ensemble ce moment difficile. Manifestons un peu de respect.

Pour entrer, il suffisait de montrer son insigne. Le patron adorait les flics. Votre hôte – Jack Ruby.

Wayne entra. Wayne avait glissé à Ruby le nom de Maynard Moore. Ruby lui avait trouvé un siège. Les flics de Dallas étaient grands. Les bottes à talons y étaient pour quelque chose. Wayne mesurait 1 mètre 85. C'était un nain à côté d'eux.

Près de la scène, un petit plateau était réservé à l'orchestre. Un sax et un batteur s'y démenaient. Les deux danseuses se déshabillaient. La blonde ressemblait à Lynette. La brune ressemblait à Janice.

Moore était en retard. Le club était bruyant. L'orchestre jouait *Night Train*. Wayne sirotait un Seven-Up. La musique lui tapait sur les nerfs. Les coups de cymbale faisaient jaillir des images.

Ting ! – il descend Wendell Durfee. Ting ! – il laisse en évidence un flingue qui accuse quelqu'un d'autre.

Une strip-teaseuse tangua tout près de lui. Elle portait un cache-sexe. Son épilation ne datait pas d'hier. Un flic l'agrippa par le string. Elle tangua dans sa direction.

Ruby s'activait dans la salle.

Il vidait des cendriers. Il lança des rogatons à son chien. Pour le faire descendre de la scène. Il remplissait des verres. Il allumait des cigarettes. Il racontait ses malheurs.

Un salopard avait tué son président. Ce salopard était un beatnik. Sa comptable s'était tirée. Elle avait foutu le camp. Elle suçait son patron. Elle refusait de sucer les amis du patron.

Il devait du fric au fisc. Arden lui avait promis de l'aider. Arden était une salope. Arden lui avait menti et elle lui avait piqué du pognon. Arden lui avait donné une fausse adresse. Un beatnik avait descendu son héros.

Maynard Moore entra dans la salle.

Il lança un « Youpi ! » tonitruant. Il poussa le cri de ralliement des Confédérés. Il lança son chapeau à travers la salle. Une effeuilleuse l'attrapa au vol.

Moore s'approcha de Ruby. Ruby fit « Oh, merde... » Le chien s'interposa. Moore prit le chien dans ses bras. Moore l'embrassa. Moore lui tripota la queue.

Ruby en pleurait de rire :

– Fiston, tu me tues...

Moore laissa retomber le chien. Moore malmena Ruby. Il le bouscula. Il fit valser sa *mezzuzah* d'une pichenette. Il fit tomber son chapeau.

Wayne observait la scène. Moore *étouffait* Ruby.

Il lui tira sur la cravate. Il fit claquer ses bretelles. Il lui planta son index dans la poitrine. Ruby se tortilla. Ruby se cogna à un distributeur de capotes.

Moore le frappa. Ruby sortit un mouchoir. Ruby s'épongea le crâne.

Wayne les rejoignit. Wayne s'approcha de Moore.

Moore dit à Ruby :

– Pete est en ville. T'es peut-être au courant de certains trucs, et ça va pas plaire à tout le monde. Alors, il faudra sans doute que tu te rendes utile.

Wayne toussa. Moore se retourna. Ruby tripota la chaîne de sa *mezzuzah*.

Moore sourit.

– Wayne, je te présente Jack. C'est un gars du Nord, mais on l'aime bien quand même.

Moore avait un truc urgent à faire à Plano. Wayne lui dit d'accord. Et merde. On verra plus tard. On s'occupera de Wendell D. après.

La circulation était inexistante. Un souffle de vent parcourait les rues. Moore conduisait sa bagnole personnelle. Une Chevrolet 409 – pots d'échappement chromés et pneus larges sans sculptures. L'autoroute de Fremont à fond.

Wayne agrippa la poignée du tableau de bord. Moore sirotait de l'alcool à 90 degrés. Les vapeurs brûlaient salement la gorge.

La radio braillait. Un prédicateur vendait ses salades :

John F-comme-Fêlé Kennedy adorait le Pape Bolcho. Il avait vendu son âme aux Nations Youpines Unies. Que Dieu bénisse Lee H-comme-Héros Oswald.

Wayne baissa le volume. Moore s'esclaffa.

– T'es pas comme ton père, toi. Tu supportes pas longtemps la vérité.

Wayne entrouvrit le déflecteur.

– Ils sont tous comme toi, les flics de Dallas ? Ou on t'a dispensé du test d'intelligence ?

Moore lui fit un clin d'œil.

– Chez nous, les gars marchent du côté droit de la route. On a quelques membres du Klan, des anticocos de la John Birch Society. C'est comme ce périodique que ton père publie. « Vous critiquez les rouges, ou bien vous critiquez les rouge-blanc-bleu ? »

Wayne reçut quelques gouttes de pluie.

– Sa publication, elle lui rapporte de l'argent. Et on ne risque pas de le voir affublé d'un drap blanc à Fosse-à-Purin, Texas.

– Ça, y a pas de danger, et c'est bien ce qu'on lui reprochera toujours.

La pluie tombait. La pluie cessa. Wayne s'évada dans ses pensées. Les vapeurs lui piquaient la gorge. Le moteur ronronnait. Wayne ressassait les événements récents.

Vegas-Ouest. Aggressions et voies de fait. Huit affaires non résolues. Un Blanc tabassait des putes noires.

Il les abordait. Il les emmenait chez lui. Il les rouait de coups. Il prenait des photos – et la police de Las Vegas s'en foutait.

Lui, Wayne, il prenait cette histoire à cœur. Il en avait parlé à Wayne Senior. Wayne Senior l'avait envoyé bouler.

Moore quitta l'autoroute. Moore ratissa les rues transversales. Il alluma ses phares. Il scruta les plaques de rues. Il entra dans un lotissement.

Il longea le trottoir. Il déchiffra les boîtes à lettres. Il trouva *la* boîte. Il gara la voiture.

Wayne plissa les yeux. Wayne vit le nom : « Bowers ».

Wayne s'étira. Moore s'étira. Moore rafla un sac à sandwiches.

– Ça prendra pas plus de deux minutes.

Wayne bâilla. Moore descendit. Wayne descendit et s'appuya à la voiture.

La maison était minable. La pelouse était marron. La peinture de la maison s'écaillait. Le stuc s'ébréçait.

Moore se dirigea vers la véranda. Moore pressa la sonnette. Un homme lui ouvrit la porte. Moore lui montra son insigne. Moore le repoussa à l'intérieur. Moore referma la porte d'un coup de pied.

Wayne s'étira pour se débarrasser de quelques crampes. Wayne s'intéressa à la voiture.

Il donna des coups de pied dans les pneus. Il toucha les tubulures. Il souleva le capot. Il renifla le carburateur. Il reconnut l'odeur. Il identifia les composants à base d'oxyde.

Tu es flic, à présent. Un bon flic. Mais tu es toujours chimiste.

Quelqu'un hurla. Wayne claqua le capot. Le bruit couvrit le hurlement N° 2.

Des chiens aboyèrent. Des rideaux se soulevèrent. Des voisins reluquèrent la baraque de Bowers.

Moore ressortit.

Il souriait. Il zigzaguait un brin. Il balaya de la main les traînées de sang qui tachaient sa chemise.

Ils reprirent la route de Dallas. Moore chiquait du Red Man. En cherchant une station de radio, il tomba sur Wolfman Jack. Il imita ses hurlements. Il chanta du rhythm 'n' blues en play-back.

Ils arrivèrent à Nègreville. Ils trouvèrent la cahute du type : quatre murs – du contreplaqué et de la colle.

Moore se gara sur la pelouse. Moore érafla une Lincoln de luxe. Les vitres étaient baissées. L'intérieur resplendissait.

Moore cracha un jet de jus de chique. Moore arrosa les sièges, copieusement.

– Tu peux me croire, ils vont bientôt donner le nom de Kennedy à une bagnole. Et tous les nègres en captivité seront prêts à voler et violer pour s'en payer une.

Wayne s'approcha de la baraque. Moore traînait derrière. La porte était ouverte. Wayne regarda à l'intérieur. Wayne vit un type. Un Noir.

Le type était accroupi. Le type *travaillait*. Le type bricolait sa télé. Il tripota les boutons. Il tortilla le fil d'antenne. La neige redoubla, les parasites aussi.

Wayne frappa à la porte. Moore entra. Moore examina une étagère genre reliquaire :

Un JFK qui se branchait sur le courant. Des portraits de Bobby découpés dans les journaux. Une poupée à l'effigie de Martin Luther King.

Le type s'aperçut de leur présence. Il se leva. Il frissonna. Il fit un double débrayage.

Wayne entra à son tour.

– Vous êtes monsieur Jefferson ?

Moore cracha du jus de chique. Moore arrosa une chaise.

– C'est bien lui. Jefferson, alias Jeff, alias Jeffy. Tu crois que j'ai pas fait mon boulot ?

Jeff répondit :

– C'est moi. Oui, inspecteur.

Wayne sourit.

– Vous n'avez rien à craindre. Nous cherchons un ami de...

– Comment ça se fait que les gars comme toi ont tous des noms de présidents ? La moitié de ceux que j'embarque portent un nom plus distingué que le mien.

– Oui, inspecteur, c'est vrai, mais je sais pas quoi vous répondre, alors...

– J'ai serré un gus qui s'appelait Roosevelt D. McKinley, et il savait même pas où sa mère avait volé ces noms-là, ce qui me fait quand même mal au cul.

Jeff haussa les épaules. Moore l'imita. Il relâcha tous ses muscles. Ses yeux sortirent de ses orbites. Il sortit un nerf de bœuf.

La télé lança des étincelles. Une image surgit. C'était Lee H. Oswald.

Moore cracha sur l'écran.

– Voilà le gars dont il faudrait donner le nom à tes mômes. Il a tué mon ami J.D. Tippit, un Blanc qui avait des couilles, et ça me choque de me retrouver dans la même pièce que toi le jour de sa mort.

Jeff haussa les épaules. Jeff regarda Wayne. Moore fit tourner sa matraque. La télé devint toute noire. Les lampes camelotées crépitèrent.

Jeff tressaillit. Ses genoux se mirent à trembler. Wayne lui toucha l'épaule. Moore l'imita. Moore susurra :

– Vous allez *tellement* bien ensemble, tous les deux. Bientôt, vous allez vous tenir par la main.

C'est la réflexion qui fit déborder le vase. Wayne bouscula Moore. Moore trébucha. Moore fit tomber une lampe. Jeff tremblait style gelée de coings. Wayne le poussa dans la cuisine.

Ils y tenaient tout juste. L'évier les empêchait de bouger. Wayne repoussa la porte du pied.

– Wendell Durfee est en fuite. Quand il se planque, il vient toujours à Dallas. Alors, pourquoi tu ne me dis pas ce que tu sais sur lui ?

– Inspecteur, je ne...

– Ne m'appelle pas inspecteur, dis-moi seulement ce que tu sais.

– Inspecteur, je veux dire, monsieur, je ne sais pas où Wendell se trouve. Si je mens, je vais en enfer.

– Tu te fous de moi. Arrête tout de suite, ou je te laisse entre les mains de ce cinglé.

– Monsieur, je vous raconte pas de salades. Je sais pas où il est, Wendell.

Les murs tremblèrent. Des craquements retentirent dans la pièce voisine. Wayne reconnut le bruit.

Des coups de matraque. De l'acier bien dur contre du contreplaqué collé.

Jeff tremblait. Jeff ravalait sa salive. Jeff se mordilla une peau morte au coin de l'angle.

Wayne reprit :

– On va essayer autre chose. Tu travailles à l'usine Dr Pepper. Aujourd'hui, tu as été payé.

– C'est vrai. Si je mens, je...

– Et tu as payé ton amende à ton contrôleur judiciaire.
– Ça, vous pouvez le dire. Je l’ai fait.
– Maintenant, il te reste un peu d’argent. Qui te brûle les doigts. Wendell est ton partenaire de jeu. Les jours de paye, je suis sûr que vous vous retrouvez quelque part pour une partie de dés. Tu n’as qu’à me dire où.

Jeff suçait sa peau morte. Jeff déglutit.

– Alors, comment ça se fait que j’y suis pas en ce moment, à cette partie de dés ?

– Parce que tu as prêté presque tout ton fric à Wendell.

Du verre qui se brise. Wayne identifia le bruit : un coup de matraque. Un écran de télé bousillé.

– Wendell Durfee. Tu nous le donnes, ou bien je dis à l’autre brute que tu as violé des petites filles blanches.

Jeff alluma une cigarette. Jeff s’étrangla en tirant dessus. Jeff recracha la fumée.

– Liddy Baines, elle sortait avec Wendell. Elle savait que je lui devais du fric. Elle est passée, et elle m’a dit qu’il cherchait à descendre au Mexique. Je lui ai donné toute ma paye, sauf cinq dollars.

Du bois qui se fend. Les murs qui tremblent. Le plancher qui tremble.

– L’adresse ?

– Au coin de Dunkirk Street et de la 71^e. Une petite maison blanche, la deuxième à partir du carrefour.

– Et la partie de dés ?

– À l’angle de Clifford Street et de la 83^e. La ruelle le long de l’entrepôt.

Wayne ouvrit la porte. Jeff se plaça derrière lui. Jeff s’accroupit comme un coureur sur la ligne de départ. Moore vit Wayne. Moore fit une courbette. Moore lança un clin d’œil.

La télé était morte. Le reliquaire : réduit en poussière. Les murs en charpie étaient couverts de crachats.

Ça devenait sérieux.

Moore avait une arme dissuasive. Moore avait un fusil à pompe. Un médecin légiste lui devait un service. Il pourrait falsifier le rapport d’autopsie.

Wayne avait la gorge sèche. Wayne avait la chair de poule. Wayne sentait ses joyeuses se ratatiner dans son caleçon.

Ils remontèrent en voiture. Ils s'enfoncèrent dans Nègre-ville. Ils passèrent devant la baraque de Liddy Baines. Personne à la maison – Liddy, t'es où ?

Ils trouvèrent une cabine téléphonique. Moore appela le Central. Moore obtint des renseignements sur Liddy Baines. Pas d'avis de recherche. Pas de casier. Pas de voiture.

Ils repartirent. Direction : le carrefour Clifford Street/83^e. Ils passèrent devant des décharges et des terrains vagues. Des magasins de spiritueux et des banques du sang. La mosquée de Mohammed N° 12.

Ils passèrent devant la ruelle. Un spectacle qui attirait l'œil : les réverbères. Des visages. Une couverture étalée par terre.

Un obèse lança les dés. Un type replet se frappa le front. Un type maigre rafla des billets.

Moore s'arrêta au 82. Moore saisit son fusil à pompe. Wayne sortit son arme. Moore s'enfonça des boules de cire dans les oreilles.

– S'il est là, on l'arrête. Ensuite, on l'emmène dans la campagne et on le descend.

Wayne tenta de parler. Sa gorge se coinça. Il couina. Moore lui lança un clin d'œil. Moore ricana grassement.

Ils traversèrent la rue. Ils restaient à couvert, dans l'ombre. Ils avançaient accroupis. L'air devint sec. Le sol se déroba. Wayne perdit pied.

Ils atteignirent la ruelle. Wayne entendit des Noirs qui parlaient leur argot. Wayne vit Wendell Durfee.

Ses jambes le lâchèrent. Il trébucha. Il shoota dans une boîte de bière. Les joueurs de dés dressèrent l'oreille.

Tu *dis* ?

Qui c'est ?

Bobonne, c'est *toi* ?

Moore visa. Moore tira. Moore plomba trois types, à ras du sol. Il leur arrosa les jambes. Il lacéra la couverture. Il déchiqueta leurs billets de banque.

Déflagration – le rugissement d'un calibre 12 –, décibels déchaînés à haute dose.

Wayne fut sonné debout. Le vacarme le rendit sourd. La poudre le rendit aveugle. Moore tira sur une poubelle. Les projectiles firent décoller tout le merdier.

Wayne se frotta les yeux. Wayne recouvra la vue, partiellement. Les joueurs de dés hurlèrent. Les joueurs de dés se dispersèrent. Wendell Durfee s'enfuit.

Moore visa en hauteur. Moore arrosa le mur. Les plombs ricochèrent en sifflant. Ils atteignirent le chapeau de Durfee. Ils arrachèrent la plume.

Durfee se mit à courir. Wayne courut après lui. Il brandit son arme. Durfee brandit la sienne derrière lui. Ils firent feu. Des lueurs éclairèrent la ruelle. Les murs furent criblés de plombs.

Wayne les *vit*. Wayne les *sentit*. Wayne *n'entendit* foutrement rien.

Il visa. Il manqua sa cible. Durfee visa. Durfee manqua sa cible. Des flammes jaillies des canons. Des ondes de choc. Pas de *vrai* bruit qui en vaille la peine.

Les deux hommes coururent. Ils s'arrêtèrent. Ils tirèrent. Ils repartirent ventre à terre.

Wayne tira six fois – un barillet entier. Durfee en tira huit – un chargeur entier.

Les flammes cessèrent. Plus de lumière. Plus de points de repère...

Wayne trébucha.

Il dérapa. Il tomba. Il atterrit sur le gravier. Il bouffa les cailloux de la ruelle. Il perçut l'odeur de la poudre. Il avait le nez dans les mégots de cigare et la poussière.

Il roula sur lui-même. Il vit des gyrophares. Il vit tourner leurs lumières rouge cerise. Deux voitures de police. *Derrière* lui. Des Ford 1961.

Quelques bruits lui parvinrent. Il se releva. Il reprit son souffle. Il revint sur ses pas. Ses pieds faisaient crisser le gravier. Ça, il l'entendait.

Moore était là. Avec d'autres flics. Les joueurs de dés étaient étendus, à plat ventre. Menottés. Entravés. Amochés.

Les pantalons en lambeaux. La peau brûlée, entamée par les plombs. Labourée jusqu'à l'os.

Ils se débattaient. Wayne entendit des bribes de cris.

Moore le rejoignit. Moore lui dit quelque chose. Moore hurla.

Wayne comprit « Bowers ». Ses oreilles se débouchèrent. Tous les sons lui parvinrent, intégralement.

Moore brandit son sac à sandwiches. Moore en écarta les bords. Wayne vit du sang et la chair meurtrie. Wayne vit un pouce humain.

Dallas, 23 novembre 1963.

Des couronnes mortuaires derrière les vitres. Des drapeaux. Des rebords de fenêtres décorés. 8 heures du matin – un jour plus tard –, la résidence Glenwood aime Jack.

Deux niveaux : un rez-de-chaussée, un étage. Douze fenêtres en façade. Des fleurs et des jouets évoquant JFK.

Littell s'appuya sur sa voiture. La façade se déployait. Il vit le soleil. Il vit la voiture d'Arden Smith. Il vit sa remorque de déménagement.

Il avait emprunté une voiture du FBI. Il avait consulté le dossier d'Arden Smith. Vide. Il avait fait des recherches sur son véhicule. Il avait identifié sa Chevrolet.

Arden Smith donnait l'impression de ne pas avoir la conscience tranquille. Elle avait vu l'attentat. Elle avait fui la police de Dallas. Cette remorque, cela veut dire : *SAUVE-QUI-PEUT*.

Elle occupait l'appartement 2-D. Littell avait examiné la cour. Les fenêtres d'Arden Smith donnaient sur l'intérieur. Pas de drapeaux. Pas de bibelots. Pas de reliquaire.

Il avait travaillé jusqu'à minuit. Il avait fait de la place dans un bureau. Au deuxième étage, c'était le chaos. Les flics cuisinaient Oswald. Les équipes de télé sillonnaient les couloirs.

Son stratagème avait fonctionné. Rogers avait pris la tangente. Les clodos qu'il avait fait sortir s'étaient évaporés. Il avait vu Guy B. Il lui avait demandé de faire pression sur Lee Bowers.

Il avait lu les dépositions des témoins. Il avait lu les comptes rendus des flics. Des documents qui prêtaient à interprétation. M. Hoover allait sans doute délivrer un mandat. Les agents seraient chargés de l'exécuter. On ne retien-

drait que les éléments démontrant l'existence d'un seul tireur.

Lee Oswald représentait un danger. C'était l'opinion de Guy. Guy le trouvait « givré ». Ce n'était pas Lee qui avait tiré. C'était le tireur d'élite. Ledit tireur d'élite avait fait feu depuis le perchoir de Lee Oswald. Chuck Rogers avait tiré depuis la palissade.

Lee connaissait l'intermédiaire de Guy. Les flics et les agents fédéraux l'avaient interrogé toute la nuit. Il n'avait livré aucun nom. Guy prétendait savoir pourquoi.

Le même avait besoin d'attirer l'attention sur lui. Le même était sérieusement azimuté. Le même voulait se retrouver seul dans le faisceau du projecteur.

Littell consulta sa montre – 8 h 16 –, soleil et nuages bas.

Il compta les drapeaux. Il compta les couronnes. La résidence Glenwood adorait Jack. Il savait pourquoi. Lui aussi, autrefois, il adorait Jack. Autrefois, il adorait Bobby.

Il n'avait jamais rencontré Jack. Il avait rencontré Bobby, une fois.

Il avait essayé de travailler pour eux. Kemper Boyd avait plaidé sa cause. Bobby avait fait la fine bouche devant ses états de service. Boyd bouffait à tous les râteliers. Boyd travaillait pour Jack et Bobby. Boyd travaillait pour la CIA.

Boyd avait trouvé un boulot à Ward Littell. Ward – je te présente Carlos Marcello.

Carlos haïssait Jack et Bobby. Jack et Bobby méprisaient Littell. Littell avait élaboré sa propre haine. Il en avait affiné l'esthétique.

Il haïssait Jack. Il *connaissait* Jack. Un examen approfondi mine n'importe quelle image. Jack avait le baratin facile. Jack avait de l'énergie à revendre. Jack n'avait aucune droiture.

Bobby, c'était la droiture faite homme. La *vie* de Bobby n'était que droiture. Bobby punissait les canailles. Littell détestait Bobby, maintenant. Bobby qui avait repoussé ses offres de services. Bobby qui avait méprisé le respect que Littell nourrissait pour lui.

M. Hoover avait fait poser des micros dans les lieux fréquentés par la Mafia. Il avait enregistré des indications, des allusions à mots couverts. Il avait senti venir l'attentat. Il n'en avait rien dit à Bobby.

M. Hoover connaissait Littell. M. Hoover avait analysé sa haine. M. Hoover l'avait incité à faire du mal à Bobby.

Littell possédait des preuves. Elles accusaient Joe Kennedy. D'une collusion de longue date avec la Mafia. Il avait rencontré Bobby – pendant une demi-heure – à peine cinq jours plus tôt.

Il était passé à son bureau. Il lui avait fait écouter une bande magnétique. La bande épinglait Joe Kennedy. Bobby était intelligent. Bobby risquait d'établir un lien entre l'enregistrement et l'attentat. Bobby risquait de considérer la bande comme une menace.

Ne parlez pas d'un attentat organisé par la Mafia. Ne ternissez pas le nom des Kennedy. Ne ternissez pas Jack le sanctifié. Vous devez vous sentir complice. Vous devez vous sentir coupable. Vous devez vous sentir *fautif*.

C'est votre croisade anti-Mafia qui a tué votre frère. Nous avons tué Jack pour vous baiser.

Littell avait regardé les actualités télévisées. Tard la veille – le jet présidentiel atterrit à Washington. Bobby en descend. Bobby marche calmement. Bobby console Jackie.

Littell avait tué Kemper Boyd. Sur l'ordre de Carlos. Littell avait abattu Boyd le jeudi précédent. Cela n'avait pas été de gaieté de cœur. Il était en compte avec les Parrains. L'exécution effaçait sa dette.

Il avait vu Bobby avec Jackie. Cela lui avait fait encore plus de mal que de descendre Boyd.

Arden Smith sortit de chez elle.

Elle marchait vite. Elle portait une sacoche dans une main. Des jupes et des draps dans l'autre. Littell la rejoignit. Arden Smith leva les yeux. Littell lui montra son insigne.

– Oui ?

– Dealey Plaza, vous vous souvenez ? Vous avez assisté à l'attentat.

Elle s'appuya contre la remorque. Elle lâcha sa sacoche. Elle passa ses jupes sur son avant-bras.

– Je vous ai observée, dans la salle de police. Vous avez évalué vos chances avant de vous éclipser, et je dois dire que vous m'avez impressionné. Mais vous allez devoir m'expliquer pourquoi vous...